



## L'AIR du TEMPS

À CHARLEVILLE-MÉZIÈRES, VILLE NATALE DU POÈTE, UN HÔTEL BAPTISÉ «LE DORMEUR DU VAL» ACCUEILLE SES ADMIRATEURS.

«Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province», écrivait le jeune Rimbaud. Le malicieux patron d'une entreprise de communication a décidé de le faire mentir. Il a aménagé dans une ancienne friche industrielle de

## À l'hôtel avec Rimbaud

Charleville-Mézières un hôtel qui est un petit chef-d'œuvre d'architecture d'avant-garde. Il a baptisé «Le Dormeur du Val». Le fameux poème est écrit en lettres majuscules sur la vitrine de l'édifice. Une paire de tongs à l'effigie du poète est offerte aux

nouveaux venus. L'une des chambres a été baptisée «chambre d'écriture» pour faire rêver les clients tentés par la plume. Une bibliothèque de 70 livres est à leur disposition. Anne Deschamps, philosophe, propose des sorties littéraires en

ville, sur les traces de Rimbaud. L'hôtel dispose aussi d'un espace relaxation, d'un lounge pour des réunions et de tout le confort d'un établissement quatre étoiles. Qu'en aurait pensé celui qui avait son «auberge à la Grande Ourse»? **ASTRID DE LARMINAT**

# Le général qui détestait Hitler

**DOCUMENT** S'appuyant sur des archives, l'écrivain Hans Magnus Enzensberger raconte l'histoire du général Hammerstein. Cet officier s'opposa à Hitler dès 1933 et aucun membre de sa famille ne composa jamais avec les nazis.

**HAMMERSTEIN OU L'INTRANSIGENCE**  
De Hans Magnus Enzensberger, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary. Gallimard, 400 p., 23,50 €.



PAR ÉRIC ROUSSEL

**L**A RÉSTANCE des Allemands à Hitler reste un sujet relativement mal connu. Contrairement à ce que l'on croit souvent, le mouvement d'opposition ne se limita pas au petit groupe qui, autour de Stauffenberg, tenta in extremis de débarrasser l'Allemagne du Führer. Dans le III<sup>e</sup> Reich, la société civile réussit en partie à survivre et ce fut en son sein que se développèrent des foyers de contestation, voire de véritables réseaux plus ou moins bien organisés. À preuve, le dernier livre du romancier Hans Magnus Enzensberger consacré au général Kurt von Hammerstein, chef d'état-major général de la Reichswehr en 1933, et à sa singulière famille.

Étrange figure que cet aristocrate prussien dont l'hostilité à l'égard du national-socialisme fut manifeste dès 1933 et qui, curieusement, ne subit aucune contrainte, se contentant de vivre à l'écart du monde officiel. Seule, en vérité, sa grande intelligence permit à Hammerstein d'accéder aux suprêmes échelons de la hiérarchie militaire. Notoirement paresseux, il se désintéressa toujours du détail des affaires à traiter pour se consacrer aux vœux d'ensemble, ce qui lui valut une réputation d'esprit



ARCHIVES FAMILIALES HAMMERSTEIN, PAASCHÉ, KUTTER ET HANS MAGNUS ENZENSBERGER

**Le général Kurt von Hammerstein, chef d'état-major général de la Reichswehr jusqu'en 1933, prit tout de suite conscience de la folie du projet hitlérien.**

supérieur. Face aux nazis, ses réflexes apparaissent ceux d'un homme de tradition, révisé par la grossièreté des nouveaux maîtres, et aussi ceux d'un intellectuel très conscient de la folie du projet hitlérien. Hammerstein, on le voit, est un homme à part, impossible à faire entrer dans une case, ne cachant pas, par exemple, sa sympathie pour certaines personnalités soviétiques, à commencer par le maréchal Toukhatchevski. Pour autant, on reste, comme l'auteur, surpris et déçu qu'un tel personnage ne se soit pas vraiment décidé à entrer en dissidence ouverte, se contenant d'incarner de plus en plus une sorte de statue du Commandeur.

### Surprenant tropisme russe

Plus étonnante encore apparaît la famille très nombreuse du général. Ses filles, surtout, se firent en effet remarquer par leurs sentiments soit résolument philosémites, soit très favorables aux communistes. Sous la plume de Hans Magnus Enzensberger, l'histoire du général se métamorphose ainsi peu à peu en un

tableau plus vaste où surgissent des figures aussi inattendues que l'intellectuel sioniste Gershom Scholem. En suivant leurs amours et leurs aventures, on songe parfois aux sœurs Mitford. Mais le parallèle ne peut être poussé trop loin, car, à la différence des Britanniques, les filles du général Hammerstein ne composèrent d'aucune façon avec le régime national-socialiste. On peut même noter avec l'auteur qu'elles jouèrent un grand rôle dans l'attitude courageuse de leurs proches face au nazisme.

On comprend que Hans Magnus Enzensberger se soit pris de passion pour ce clan si singulier. À travers les destins qu'il évoque se révèlent toutes les contradictions de la société allemande face à ce qui fut le grand drame de son histoire récente. Le tropisme russe, et même soviétique, des membres de cette famille n'est pas la moindre surprise que réserve cette lecture : apparemment, Thomas Mann n'était pas le seul à penser alors que l'âme russe et la culture allemande devaient entrer en symbiose pour résister aux influences occidentales.

Au général Hammerstein et aux siens s'applique cette formule de Jean Paulhan : «Tous les gens gagnent à être commus, ils gagnent en mystère.» ■

# Une vieille dame très française

**ESSAI** Selon l'Américain Robert Morrissey, le génie de Napoléon est d'avoir compris l'importance de la gloire. Elle réconcilie l'égalité et l'honneur.

JACQUES DE SAINT-VICTOR

**C**HATEAUBRIAND ne s'y trompait pas : «Bonaparte appartenait si fort à la domination absolue, qu'après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous faut subir le despotisme de sa mémoire.» De fait, près de deux siècles après sa disparition, Napoléon continue à fasciner de nombreux Français. Pourquoi ? Le grand historien des idées, l'Américain Robert Morrissey, tente d'en donner une très belle explication dans cet essai tout à la fois élégant, érudit et passionnant. C'est que le petit Corse a su toucher les deux nerfs de l'esprit français depuis les Capé-

tiens : l'égalité et, on l'oublie trop souvent, l'honneur. La première est le fruit de la centralisation monarchique qui, depuis Philippe le Bel, ne cesse de s'attaquer aux féodalités. Le second est le propre d'une nation qui ne s'est jamais contentée, à l'inverse des Anglais, de commerce et d'argent. Mais si l'égalité fait pencher vers la démocratie (ce que les Capétiens n'ont pas bien mesuré), l'honneur, lui, est un principe plutôt aristocratique. Comment concilier l'eau et le feu ? Tout simplement, suggère finement Morrissey, par la gloire. C'est le génie de Napoléon de l'avoir compris en faisant ainsi, par la gloire, cette nécessaire synthèse entre l'Ancien Régime et la Révolution.

«Moi, j'ennoblis tous les Français. Chacun peut être fier», dit-il à Las Cases. La gloire est en effet égalitaire, car elle récompense les plus valeureux, sans aucune distinction de rang. Mais la gloire est dans le même temps distinctive, car elle crée une aristocratie du mérite (la Légion d'honneur à ses débuts). Cette «économie de la gloire», dit Morrissey, répond au souci aristocratique d'élevation.

### Dimension révolutionnaire

Il est tout à fait passionnant de relire ainsi l'histoire intellectuelle de la France moderne et révolutionnaire avec cet angle de lecture. Héritée de l'Antiquité, la gloire permet de concurrencer le modèle marchand

fondé sur la logique de l'intérêt. Au fond, cette notion est assez proche de celle de l'honneur, dont Philippe d'Iribarne avait montré combien elle était étroitement liée à la tradition française, y compris dans le management contemporain. Mais, avec la gloire, Morrissey réintroduit une dimension révolutionnaire qui faisait quelque peu défaut à l'honneur. Oui, pour le meilleur et pour le pire, les Français aiment la gloire ; c'est ce qui rend la légitimité politique si fragile en France aujourd'hui. Difficile de gouverner un peuple nostalgique de Marengo quand les priorités sont de négocier avec la Commission de Bruxelles le dépassement budgétaire... ■

**NAPOLÉON ET L'HÉRITAGE DE LA GLOIRE**  
De Robert Morrissey. PUF, 256 p., 29 €.



Bonaparte au pont d'Arcole, par Antoine J. Gros. JOSSE/LEEMAGE

# Carnets pragoïis

**TÉMOIGNAGE** Le journal d'un adolescent, écrit en 1941 et 1942, découvert tardivement.

BLAISE DE CHABALIER

«**C**E QUI est aujourd'hui tout à fait ordinaire ne manquaient certainement pas de scandaler en temps normal.» Cette phrase tirée du journal de Petr Ginz, datée du 1<sup>er</sup> janvier 1942, résume bien l'état d'esprit des Juifs de Prague face à l'oppression nazie. Le témoignage de l'adolescent, né en 1928, est d'autant plus bouleversant qu'il n'a été découvert qu'en 2003, dans des circonstances extraordinaires. Deux carnets écrits par Petr Ginz dormaient depuis 1942 dans une maison pragoïse. Ils sortirent de l'ombre à la suite de l'explosion de la navette Columbia. Dans l'équipage du vaisseau spatial se trouvait en effet un astronaute israélien, Ilan Ramon. Il

avait décidé d'emporter dans l'espace un témoignage lié à la Shoah. Le mémorial Yad Vashem à Jérusalem lui avait confié la reproduction d'un dessin de Petr Ginz, représentant un paysage lunaire. En apprenant par la télévision le drame de Columbia et le geste de Ilan Ramon, le propriétaire de la fameuse maison - elle avait appartenu à des amis de la famille Ginz qui y avait laissé des affaires avant d'être déportée - fit le lien entre les carnets et Petr Ginz. C'est ainsi que Chava Pressburger, la petite sœur de Petr, fit l'acquisition du journal enfin traduit en français.

Avec des mots simples, sur le ton d'un constat, Petr Ginz témoigne avec force des souffrances endurées. Lui qui fut déporté à Terezin en octobre 1942, à soixante kilomètres de Prague, avant de périr à Auschwitz en septembre 1944. ■



«Paysage lunaire» par Petr Ginz. YAD VASHEM, JERUSALEM

# Le divin bouclier

**ESSAI** Anne-Marie Lecoq revient sur l'une des plus grandes querelles de l'histoire de l'art.

BASTIEN MIQUEL

**L**E CHANT XVIII de l'*Iliade*, nous dit Anne-Marie Lecoq, est l'annonce d'un tableau qui bouge depuis des siècles et dont Homère, tout en décrivant la création de ce bouclier salutaire par le dieu forgeron Héphaïstos, aurait livré ici l'une des toutes premières éphrasis, ou description vivante d'œuvre d'art. Pour comprendre la matière à la fois savante et plaisante de cette merveilleuse étude, rappelons brièvement le fil de l'histoire. Nous sommes avec le bouillant Achille qui vient d'apprendre la mort de son ami Patrocle. Ivre de vengeance, il décide alors de reprendre le combat. Mais il lui faut des armes puisque les siennes, prêtées jadis à Patrocle, sont désormais entre les mains des Troyens. La mère d'Achille, la déesse Thétis, va rapidement intervenir en sa faveur et demander à Héphaïstos de fabriquer en une nuit les armes du héros. Parmi celles-là,

le fameux bouclier qui figure autant d'hommes, d'animaux, de végétaux, pris dans leur vie quotidienne ou dans des scènes de guerre, le tout animé, parcourant le métal d'un cosmos qu'Achille porte à son poignet comme le sort du monde en abrégé. Certes la plus splendide de réalité ne rendra jamais l'éclat poétique d'un si grand idéal. Cependant, comme ce que nous faisons, nous désirons parfois le voir fleurir, une longue lignée d'artistes, de Jean Boivin à Flaxman en passant par Kock, va se prendre à interpréter le divin bouclier. Ces interprétations, elles-mêmes sujettes à réflexions vont témoigner au fil des âges des grandes querelles d'idées du monde des arts. ■

**Le Bouclier d'Achille, reconstruit par de Quincy et Flaxman en 1821.**

THE GRANGER COLLECTION NV/C RUE DES ARCHIVES



**LE BOUCLIER D'ACHILLE**  
D'Anne-Marie Lecoq. Gallimard, 408 p., 30 €.



**PETR GINZ - «JOURNAL» (1941-1942)**  
Traduit du tchèque par Barbara Faure. Préface de Saul Friedländer, Seuil, 178 p., 18,50 €.